

La réserve

Laurent Chabin

Numéro 108, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabin, L. (2006). La réserve. *Moebius*, (108), 59–70.

LAURENT CHABIN

La réserve

Ça y est ! On est enfin arrivés ! Les limites de la réserve !... C'est la première fois que je la vois. Des barbelés rouillés, délabrés, mais piquants toujours, et solides. On ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté. Rien, peut-être. La même chose qu'ici... Plaine interminable, détremmée, spongieuse. Tourbe... Mais peut-être aussi que si on les a enfermés, eux, là-bas, c'est parce qu'ils avaient quelque chose à défendre. Quelque chose de bon... Quelque chose qu'on n'a pas, nous autres, ici, qu'ils ne veulent pas qu'on ait...

On s'est arrêtés. On n'entre pas dans la réserve. Rollot dit qu'on devrait suivre la clôture vers le sud, qu'on finira bien par arriver quelque part. Où ? Moi, je ne bouge pas. Jambes écartées, bien plantées dans la boue. Je regarde de l'autre côté, au-delà des barbelés, la tête penchée en arrière, le nez en éventail. Je renifle. Je ne sens rien, je ne vois rien. De la tourbe, à perte de vue. Mais plus loin ? Plus loin que les dernières pierres ? Une ligne ? Verte ? Pourquoi est-ce qu'on n'a pas le droit d'y aller ? Parce que c'est bon ?... Mais Rollot veut descendre vers le sud. Il est vieux. Ça fait des semaines qu'il commence à déconner, Rollot, à tirer la patte. À ne plus savoir. On hésite, il s'énerve, il multiplie les coups. Mais il y a du flottement dans la bande... C'est peut-être le moment...

Je me retourne lentement, je le regarde droit dans les yeux. Les autres reculent, baveux, font le cercle. Ils attendent l'issue. Rollot soutient mon regard. Une fois, déjà, je l'ai défié. L'autre hiver. Il m'a rossé, j'ai dû me soumettre, m'accroupir et lécher ses pieds, les mains et la figure dans la slush. Les autres aussi m'ont donné des coups. Pour lui plaire, pour lui montrer qu'ils avaient compris... Quand ç'a été fini et qu'ils m'ont eu tourné le dos, j'ai attrapé une vieille et je l'ai battue à mon tour. Elle

est restée dans la boue. Une bouche de moins... Je me suis senti mieux. L'ordre est revenu. Et l'oubli. Mais j'ai ça dans le sang, peut-être, et j'ai recommencé. J'aurais dû me méfier, pourtant. Il a encore de la ressource, le vieux ! J'aurais peut-être dû attendre encore un peu, grandir, préparer mon coup... Mais c'est trop tard maintenant, je ne peux plus reculer ni même laisser voir ma surprise. Les autres me tomberaient dessus, encore, me mettraient en pièces... Je me redresse, serre les poings, les dents... Jambes écartées, poil hérissé, épaules arrondies, mâchoires contractées... Rollot, en face, se balance lentement d'une jambe sur l'autre, voûté, mauvais. Même attitude, même tension... bandé... prêt à rompre...

Un reflet dans l'œil. Son œil a bougé ! Il s'est tourné vers les autres, il a cherché quelque chose. Un regard de soutien, une approbation... C'était une erreur ! Maintenant ! Je fais un mouvement vers l'avant, brutal, avec un cri. Rollot fléchit la jambe. Mouvement de défense. Faiblesse ! C'est le moment ! Je me jette sur lui en hurlant, je le renverse d'un coup violent à la tempe, et puis je l'achève à coups de pieds, sans m'arrêter, sans reprendre mon souffle, dans la figure, dans les côtes, le bas-ventre, je frappe, je frappe... Des cris ! Il replie les bras pour se protéger... C'est le signal ! Il abandonne ! Je me retire après un dernier coup entre les yeux...

Les autres tournent le dos à Rollot, toujours affalé dans la boue, saignant comme une charogne. Il est fini. Ils lui tournent le dos et me font face, les yeux baissés. Les femmes, elles, hésitent encore. Il y en a une qui tient son petit dans ses bras. De Rollot, évidemment. Le dernier. Quelques semaines... Je m'approche, j'attrape le petit par une jambe et je le fais tourner au bout de mon bras, de toutes mes forces, avant de lui fracasser le crâne contre un des poteaux de la clôture. Je lâche la dépouille, qui tombe à mes pieds, viande morte. Elles ont compris. Les femmes se rangent derrière moi, elles aussi...

Les autres maintenant relèvent les yeux à moitié. Ils m'interrogent silencieusement. Je regarde encore une fois la clôture. Elle est haute, solide. Infranchissable. Attention ! Je suis le chef, maintenant, pas de faiblesse. Mais si je veux le rester, je ne dois pas leur donner d'ordres

qu'ils ne pourront pas suivre... Je les regarde un par un. Ils baissent la tête...

— On continue vers le sud !

On n'entre pas dans la réserve. C'était le mot d'ordre, il a toujours été respecté. Ça faisait partie du programme dès le départ. Pas question d'y faire du tourisme, de la recherche ou du commerce. Isolement total, autarcie absolue... On s'en fichait, d'ailleurs. Un immense désert fangeux, infesté de moustiques, pourri d'eaux stagnantes... L'entrée, on ne savait même pas de quel côté elle était située. On ne le sait pas davantage aujourd'hui. C'est Saingorlon qui l'avait fait construire, il n'avait pas dit où. Certains disaient même qu'il n'y en avait pas, que la réserve avait été définitivement close sur elle-même.

Quand il s'est retiré dans le Nord, ils étaient toute une bande derrière lui. Volontaires, si on veut. Mais, dans la mesure où de la volonté, justement, ils n'en avaient plus, celle de Saingorlon suffisait... Ils sont partis sans se retourner, sans laisser de traces. C'est plus tard que Saingorlon a fait monter la clôture. Il n'a pas eu de mal à convaincre. Tout le monde était d'accord, dehors comme dedans. Tout le monde avait besoin de se sentir protégé. D'un côté comme de l'autre, la clôture était la meilleure solution. Elle serait là pour empêcher les *autres* de passer. Saingorlon, lui, devait savoir ce qu'il faisait...

Ça fait des jours que nous sommes partis. Des jours et des jours de marche forcée dans la boue... On est enfin arrivés aux limites de la réserve. Des barbelés rouillés, délabrés, mais piquants toujours, et solides. On ne sait plus ce qu'il y a de l'autre côté. On ne l'a jamais vraiment su. D'ici, on ne voit rien. Toundra, moustiques... Tout ce qu'on peut faire, c'est suivre la ligne de barbelés jusqu'à ce qu'on trouve l'entrée. Les autres ont choisi de me suivre. La réserve, c'est leur dernier rêve. Est-ce qu'on y retrouvera Saingorlon, et dans quel état, c'est une autre histoire...

On ne sait pas trop qui a commencé ni comment. Si Saingorlon est parti de lui-même ou si on l'a poussé... De toute façon, au moment de son départ, c'était depuis longtemps un indésirable, un nuisible. Même si, par la suite, ses théories se sont avérées intéressantes pour un grand nombre...

Au tout début, il avait fait parler de lui plutôt comme d'un burlesque. Il avait publié, à compte d'auteur, une plaquette dans laquelle il proposait sans rire d'éradiquer définitivement la pauvreté tout en résolvant le problème de la faim dans le monde. En boulottant les pauvres, bien sûr !... Personne, à part une poignée de vieux qui avaient appris à lire il y a longtemps, ne s'était aperçu que ce texte féroce avait plus ou moins fidèlement été recopié d'un bouquin publié des siècles plus tôt par un curé irlandais et facétieux.

Les autorités, au début, avaient d'ailleurs pris l'affaire à la blague. Elles avaient laissé pisser... Mais il s'était quand même trouvé un naïf, au fin fond de l'Utah – un paysan nommé Alfred Pecker et ruiné par trois années de sécheresse consécutives –, pour mettre ces principes en application et bouffer sa famille entière, femme et enfants, après l'avoir abattue, dépecée et salée !...

Du coup, on s'était mis à le regarder d'un sale œil, Saingorlon, et il avait eu des ennuis avec la justice locale. Incitation au crime et à la débauche, apologie de la consommation de substances illicites, trouble de l'ordre public... L'affaire s'était réglée – pour lui en tout cas – lorsqu'il avait fini par reconnaître publiquement son erreur et avoué que, si on bouffait les pauvres, hein, qui c'est qui allait bosser dans les usines ? Et ramasser les poubelles ? et torcher les chiens ?... Non, l'élimination de la pauvreté n'était manifestement pas une solution. Elle n'était pas souhaitable. Oser la suggérer, c'était même à la limite de la sédition, du terrorisme... Saingorlon avait disparu.

On l'avait retrouvé quelques années plus tard, devenu prêcheur dans les États du Sud. Son nouveau combat était en faveur du rétablissement de l'esclavage. Pour des raisons humanitaires. Depuis longtemps, les employés étaient traités pire que des chiens, tout le monde en convenait. Vie de chien ? Pas vraiment, non. Les chiens étaient soignés, eux, nourris, logés, leurs crottes ramassées dans des petits sacs en plastique par des dames bien mises ; les ouvriers, pendant ce temps-là, survivaient dans des taudis glacés, manquant de nourriture, de sommeil, de périodes de rut... Pourtant, leur apparente fragilité n'était pas un problème, économiquement parlant, puisqu'ils se

reproduisaient plus vite qu'ils ne crevaient. Mais enfin, ça faisait malpropre... Travailler, c'était devenu une tare...

En rétablissant l'esclavage, en revanche, c'est-à-dire en faisant du travailleur non plus un individu obligé de se vendre au prix du marché – soit pour une valeur proche du zéro – mais un instrument figurant à l'actif de la société en tant que bien immobilier au même titre que les machines ou les bâtiments, et dont l'entretien et le bon usage étaient une nécessité, l'incertitude, l'insécurité disparaissaient. L'esclave n'avait plus à se brader ni à se battre pour le droit au travail, il l'avait d'office. Il avait enfin une position claire, durable. Plus besoin de mentir, de faire du zèle, de produire toujours plus. Fini, la peur du chômage ! Envolé, le stress ! Adieu, l'angoisse de faire carrière ! Tout était tracé d'avance ! Il retrouvait, du coup, l'esclave, santé et dignité...

Le pas à franchir n'était pas si grand, dans le fond. Depuis déjà longtemps, le principal souci des travailleurs comme des cadres était de se maintenir en forme, de faire du sport et des régimes, pas pour eux, non, pas pour le plaisir du corps, mais pour durer plus longtemps, être plus efficace – conserver le mieux possible l'outil de production qu'ils étaient pour le profit de leur employeur ! Et plus ils travaillaient, pourtant, moins ils étaient sûrs de garder leur emploi. Angoisse, dépression, plus le temps de dégorger... Et donc moins productifs ! L'ennemi était là : l'incertitude de l'avenir, la peur de mal se vendre, de ne plus plaire au marché, de se faire remplacer par un moins cher... Ce qu'on remarquait, parallèlement, c'est que les entreprises les plus prospères étaient celles dirigées par les gourous – orientaux, bibliques, new age, qu'importe – qui payaient leurs employés à coups de prières, de bénédictions, de voyage vers Sirius ou de vie éternelle à la clé. Masse salariale nulle, masse productive optimale ! Il était là, le modèle de l'avenir. L'esclavage, oui. Une solution en or !

Mais Saingorlon, lui, s'était retrouvé pris entre deux feux. Celui des compagnies, que son système risquait de ruiner en les obligeant à assurer avec un minimum de décence la survie de leurs employés sans plus pouvoir jouer avec les lois du marché, et celui des employés eux-mêmes, gogos ! qui s'étaient sentis insultés et humiliés et préféraient se laisser exploiter à condition de ne pas le

savoir, ou du moins de faire semblant, ou de croire qu'ils avaient le choix...

Vomi par tout le monde, pourchassé, érigé en symbole de l'infamie la plus honteuse, promu ennemi du genre humain, putois ! blaireau ! gale ! Saingorlon s'était réfugié dans le Nord-Ouest, où il y avait encore des terrains vierges.

Là, écoeuré autant par les systèmes que par leurs victimes, il s'était mis à prêcher le détachement et le retour à la nature. Refus de la toute-puissance du marché, de la morale du commerce, de toute structure aliénante... La vraie vie, la pure, celle des innocents ! Ce genre de discours trouvait depuis toujours des oreilles prêtes à s'ouvrir en grand. Il n'avait jamais donné beaucoup de détails sur la loi naturelle qui serait celle de son utopie mais, en quelques années, il avait réuni assez de monde pour aller fonder, loin dans le Nord, un village primitif qu'il avait baptisé, en toute simplicité, Saingorlon. Il avait choisi un endroit aussi peu accueillant que possible pour ne pas attirer les curieux, infesté de moustiques et dépourvu de tout autre agrément, et il y avait disparu en entraînant sa suite avec lui, pour ne plus jamais revenir.

Il était revenu, pourtant. Au moins une fois. Avant de s'évanouir définitivement...

On marche, marche, marche vers le sud. Le long de la clôture. Quelquefois, je donne le signal de l'arrêt et je reste debout, longtemps, face aux barbelés, pendant que les autres se reposent. De l'autre côté, aucun signe de vie. Toundra, moustiques... Plus loin, peut-être... Et puis je reviens vers les femmes et j'assure la reproduction. Le repas est prêt.

Saingorlon, je ne l'ai pas connu. Ni moi ni les autres. C'est ma mère qui m'a raconté, comme elle m'a raconté toute l'histoire. Sa mère à elle la lui avait racontée. Toutes les mères...

Je ne sais plus depuis combien de temps exactement on a quitté Saingorlon. C'est Rollot qui a décidé du départ, mais Rollot n'a rien décidé vraiment. Il n'y avait plus rien à manger, il fallait partir... Tant que Saingorlon était là, il y avait à manger. Il connaissait les choses, les saisons,

les dates, il accumulait pendant l'abondance. Ma mère m'a raconté. Saingorlon était tout, on l'adorait. En échange, il nous fournissait ce dont on avait besoin. À manger. Quand il y avait assez à manger, les femmes lui donnaient des enfants. S'il n'y avait pas assez, on en mangeait quelques-uns. Toujours l'équilibre...

Il est devenu très vieux. Ses enfants étaient devenus forts, il y avait beaucoup de monde. Un vieux mourait, on le jetait dans la tourbière. Les jeunes le jetaient. Ils allaient, venaient, mangeaient beaucoup, devenaient encore plus forts. Les vieux n'avaient pas toujours à manger. Saingorlon, on ne le voyait plus beaucoup...

Et puis, un jour, il n'a plus été là du tout. Il y a eu un mouvement de panique. On a cherché partout. Les hommes hurlaient, couraient, les femmes pleuraient, se roulaient par terre. On a battu les enfants, des vieux qui restaient, quelques femmes... Mais ça ne l'a pas fait réapparaître. Saingorlon n'était nulle part ! On a dit qu'il était parti...

Il faisait froid, on allait tous crever. On s'est couchés par terre en gémissant, en pleurant qu'il revienne... Ma mère m'a raconté... Alors Rollot s'est levé et il a dit qu'il allait le chercher et le ramener. Un fou ! on a crié. Qu'est-ce qu'il pouvait décider, lui ? C'est Saingorlon qui savait... Mais Rollot a donné des coups, battu des vieux et des femmes. Il était jeune, il était fort. Il a pris deux jeunes hommes avec lui et ils sont partis.

Le temps s'est arrêté, elle m'a dit. Plus un bruit, plus un geste. Une sorte d'hiver. On s'est fondus dans la tourbe, on est devenus terre, immobiles, gris, hérissés de moustiques, recouverts de lichen. La nuit... Ce qui restait de Saingorlon disparaissait de la surface de la terre, comme si la terre le buvait. C'était fini. En train de finir. Beaucoup sont morts...

Et puis il est revenu. Il est revenu et il s'est assis, une fois pour toutes. Ma mère m'a raconté. Il est revenu, porté en triomphe par Rollot. Les deux qui l'accompagnaient au départ avaient disparu. Il n'a rien dit, il ne nous a même pas regardés. Il était simplement assis comme un dieu, habillé, décoré comme un dieu, avec des yeux immobiles. Muet. Rollot parlait pour lui, elle m'a dit. Il portait sa

parole. Saingorlon était beaucoup trop lumineux pour une tourbe comme nous, il disait, pour nous parler, pour nous voir, loques ! punaises !... Un mouvement, un froncement de sourcils nous aurait tués... Sa colère était terrible... On n'avait pas cru en lui, pas cru en son retour !... Malheur à nous !

Alors Saingorlon s'est posé, pour ne plus bouger, ses jambes repliées sous lui et ses bras enroulés autour, son visage posé sur ses genoux remontés, on a dressé une tente autour de lui et Rollot est devenu sa bouche.

Mais ça n'a plus jamais été pareil.

Des jours et des jours qu'on suit cette saloperie de clôture... Les autres traînent, grognent. Il faut trouver la porte. Trouver Saingorlon. Derrière nous, ça ne vaut plus le coup, on a tout abandonné, on ne reviendra pas en arrière. On nous jetterait des pierres...

Il avait bien fait rire, pourtant, Saingorlon, avec ses théories à jeter aux chiens. Mieux vaut être libre et nu que péter dans la soie avec des chaînes aux pieds, il disait. Mais la liberté, ça n'intéresse personne. Ça ne sert à rien, c'est invendable. Il n'avait pas convaincu grand monde ! Seulement quelques-uns, parmi ceux qui étaient déjà nus et enchaînés. Nus, surtout, dehors et dedans, vidés, sans avenir... Plus rien à perdre... Alors ils l'avaient suivi... Ils avaient disparu sur ses talons...

On l'avait revu une fois, à l'époque de la construction de la clôture. C'était un pacte entre lui et les autres. C'est lui qui avait demandé la construction, mais il n'y avait pas participé. Il ne voulait pas toucher du fer, il disait. Il avait donné les ordres, c'est tout. Aucun plan n'était resté. Archives muettes. Particulièrement en ce qui concernait la porte...

Ceux qui l'avaient entrevu à ce moment-là, et qui l'avaient connu avant, l'avaient trouvé vieilli, peut-être, mais plus fort que jamais. Des bruits s'étaient mis à courir, qu'il possédait toutes les femmes et qu'il était le père de la moitié de la tribu, qu'on lui faisait des sacrifices humains, qu'il était vénéré comme un dieu. Raison de plus pour la clôture. Il avait l'air heureux, c'était peut-être contagieux...

Par la suite, d'autres avaient voulu le rejoindre, mais sans succès. Ils n'avaient pas trouvé la porte et ceux qui avaient réussi à revenir, amaigris, usés, devenus fous, croussaient dans des refuges pour indigents ou se louaient comme ramasseurs de crottes de chiens dans les beaux quartiers. Les chiens, eux, avaient le poil fourni et brillant...

Saingorlon n'avait jamais reparu, aucune nouvelle n'avait plus passé les barbelés. Le mythe, pourtant, tenait bon. Un eldorado, là-bas, derrière la limite de fer, un rêve du jardin perdu, le dernier espace de liberté de ce continent... Ou un trou à rats pour les derniers des intouchables, selon les avis... Il n'y avait qu'un moyen de le savoir : y aller.

J'ai longtemps cru que Saingorlon était mon père. Comme tous les autres. Parce qu'il était l'âme de la communauté, parce qu'il était Saingorlon tout entier, le dieu, l'autel, le temple... Mais il était déjà assis depuis longtemps, immobile et muet, quand je suis né. Ma mère m'a raconté. Plus personne ne pouvait le toucher.

Un homme, une fois, s'était approché d'elle, ma mère, au printemps. Mais Rollot, la parole de Saingorlon, l'avait vu et s'était jeté sur lui et lui avait fracassé le crâne. Puis il avait attrapé ma mère et assuré la reproduction. C'était lui, maintenant, qui assurait la reproduction à la place de Saingorlon.

La loi, il avait dit, c'est la parole de Saingorlon. C'était donc lui. La parole de Saingorlon était incarnée dans son membre, et aussi dans celui qu'il portait toujours avec lui, l'os de la jambe d'un orignal qu'il avait tué. Le dernier, peut-être...

Saingorlon restait à l'intérieur, dans le temple que Rollot avait fait construire pour lui. On avait le droit de le voir par une fente dans la toile. Mais pas de le toucher. On pouvait coller notre œil à la fente, pendant un instant, quand on l'avait mérité. Un instant très court. Et Saingorlon était assis entre ses genoux, dans une fumée, couronné, fleuri, couvert d'ornements. Rollot s'avançait lentement. Il approchait son oreille de la bouche du dieu et il écoutait la parole de Saingorlon, que lui seul entendait.

Puis il sortait et levait l'os d'original au-dessus de nos têtes, et nos têtes se baissaient.

La parole de Saingorlon régnait. Ceux qui avaient accompagné Saingorlon au début n'étaient plus là. Le dernier n'avait pas passé l'hiver. Saingorlon était seul dans sa tente, sec, le menton sur les genoux. Immobile. Il boucait dans la fumée perpétuelle d'un feu de tourbe que Rollot faisait alimenter sans arrêt. Je l'ai toujours vu comme ça, Saingorlon. Immortel...

Un jour le feu a pris dans la tente, et dans les autres tentes. Le feu a grandi, beaucoup trop grand pour nous. Tout a été détruit. Les plus vieux ont été brûlés et Saingorlon est parti pour de bon. Avec la fumée. Il ne nous a rien dit. Et cette fois, Rollot n'a rien dit non plus. On a mangé ce qui restait, cuit sous la cendre.

C'était fini. Il n'y avait plus rien à bouffer. Et il n'y aurait plus rien, puisque Saingorlon était parti. Alors on a commencé à errer, tous derrière Rollot...

Ça n'en finit pas. Je commence à me demander si elle existe vraiment, l'entrée. Ils avaient peut-être raison, ceux qui pensaient que la réserve avait été définitivement close sur elle-même. Peut-être même que ceux qui ont déjà essayé d'y pénétrer en ont fait tout le tour, aveuglément, sans même s'en rendre compte, avant de revenir à leur point de départ, finis, anéantis, avant de retourner ramasser des crottes de chiens dans les quartiers chic, voûtés, puants, loqueteux, crottes de chiens eux-mêmes, qui se traînaient sur deux jambes molles...

Plusieurs ont voulu laisser tomber. Ils m'ont demandé de les ramener en arrière. Mutinerie ? J'ai dû leur donner des coups de pieds, ils essayaient de me mordre. Je les ai battus et j'ai continué sans me retourner, les abandonnant derrière moi, épaves sanguinolentes, avachis contre la clôture. Ceux qui m'ont suivi baissent la tête.

Le froid a commencé, avec un mélange d'indifférence et de méchanceté profonde. Il nous mord cruellement mais, au fond, il n'a même pas l'air d'en jouir. Il s'en fout, on dirait. Il attrape les plus faibles, les plus vieux, les secoue un peu et les laisse ensuite tomber sur le sol gelé. On récupère un manteau, des gants, des chaussettes. Et

on continue. La clôture tire un long trait noir sur le désert, un trait qui se perd vers le nord.

Ils tombent les uns après les autres. Nous avons eu le soleil du matin dans les yeux, pendant des jours, des jours, et puis les jours ont raccourci, et le soleil est resté dans notre dos, tout le temps. Il faut marcher ; si on s'arrête, le froid nous prend et ne nous laisse pas repartir. Certains tombent et ne se relèvent pas. Faim, froid, longue misère. Je dois les battre sans arrêt. Un ralentissement, une plainte ? Un coup de l'os d'original. Je l'ai pris à Rollot. Bien fort, sur les côtes, la première fois, pour les avertir, puis sur la tête si ça recommence... Rollot, justement... Depuis qu'on longe la clôture, il suit à distance, ramasse nos restes, suce les os. Au moindre fléchissement, je vois ses yeux s'allumer mauvais. Ses autres enfants hésitent, le regardent. Je frappe fort. Et puis un jour il tombe et ne se relève pas. L'os d'original. On ne repart pas tout de suite. Mais cette fois, ce n'est pas à cause du froid. Pendant plusieurs jours, on n'aura pas faim...

Et puis, brusquement, un matin, la clôture n'est plus là. Ce n'est plus une clôture mais un morceau de clôture. Elle s'arrête d'elle-même, tout d'un coup. Plus de poteaux, plus de barbelés, plus rien. La neige. La réserve est ouverte. Il n'y a pas de porte. Il n'y en a jamais eu... Il n'y a peut-être même jamais eu de réserve, seulement une immense ligne tracée dans la toundra et qui s'est perdue, fatiguée. Qui ne veut plus rien dire... On ne peut pas passer de l'autre côté : il n'y a pas d'autre côté !

Se laisser tomber dans la neige, le dos contre le dernier poteau de la clôture. Il n'y a plus rien à faire. C'était une illusion ! Attendre les loups... J'entends leurs hurlements... Je n'en ai plus pour longtemps...

Je suis le dernier. Ils sont tous tombés, les uns après les autres. Ça ne me sert plus à rien d'être le chef puisque je suis seul. Mais je continue à marcher. Par habitude. Par inertie. Marcher dans la neige, dans le froid, recouvert de la peau des autres. J'ai commencé à manger mon bras gauche...

Et j'ai enfin fini par trouver quelqu'un. Saingorlon ? Non ! Pas possible ! Il ne ressemble pas à un dieu. Quelqu'un d'autre, un inconnu. Un intrus ! Il a trouvé l'entrée de la réserve ! La fin de la réserve, plutôt. Il n'est que le premier, peut-être, ils vont sortir en nombre, maintenant, se jeter sur nous, nous aplatir, nous dévorer... Il n'y a plus de protection, plus de Saingorlon, plus de clôture ! Elle s'arrête là, tranchée net dans le froid polaire, et il est là, l'autre, adossé contre elle, immobile, recouvert de peaux, d'ornements que je ne connais pas, muet, glacé. Il va se réveiller, me voir, hurler. Donner l'alarme !...

Non.

Je rassemble mes dernières forces et je lève l'os d'original au-dessus de sa tête...